

JEANNE D'ARC

L'absence éternelle

« La fille à Jacques d'Arc » n'est encore qu'une enfant de treize ans, que l'on nomme Jeannette. Mais cette enfant ressent dans sa chair et dans son âme la douleur universelle, elle voudrait pouvoir assumer toute la souffrance humaine. C'est là ce que Péguy appellera plus tard « le mystère de la charité de Jeanne d'Arc ». Ainsi, non contente de réaliser le salut temporel de la France, elle tentera d'obtenir le salut spirituel de tous les hommes. Péguy lui-même sera longtemps séparé de l'Église par l'horreur insurmontable que lui inspire l'idée d'une damnation éternelle, et quand il se sera rallié, cette question continuera encore à le tourmenter (cf. p. 159).

Dans son inquiétude, Jeannette a voulu consulter une religieuse, Mme Gervaise. Celle-ci répond au nom de l'orthodoxie à une angoisse qui pourrait sembler de la révolte si elle n'était le signe de la sainteté.

JEANNETTE

Il est vrai que mon âme est douloureuse à mort ; je n'aurais jamais cru que la mort de mon âme fût si douloureuse.

Tous ceux-là que j'aimais sont absents de moi-même : c'est ce qui m'a tuée sans remède ; et je sens pour bientôt venir ma mort humaine.

O que vienne au plus tôt, mon Dieu, ma mort humaine. O mon Dieu j'ai pitié de notre vie humaine où ceux que nous aimons sont à jamais absents.

MADAME GERVAISE

— Enfant ! ayez pitié de la vie infernale, où les damnés maudits ont la pire souffrance : que Dieu même est absent de leur éternité,

JEANNETTE

— O s'il faut, pour sauver de la flamme éternelle
Les corps des morts damnés s'affolant de souffrance,
Abandonner mon corps à la flamme éternelle,
Mon Dieu, donnez mon corps à la flamme éternelle ;
Un silence

Et s'il faut, pour sauver de l'Absence éternelle Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence, Abandonner mon âme à l'Absence éternelle, Que mon âme s'en aille en l'Absence éternelle.

MADAME GERVAISE

— Taisez-vous, ma sœur : vous avez blasphémé : Dieu, dans sa miséricorde infinie, a bien voulu que la souffrance humaine servît à sauver les âmes ; il veut bien accepter nos souffrances d'ici-bas pour sauver les âmes en danger. Mais il n'a pas voulu que la souffrance infernale servît à sauver les âmes ; il n'accepterait pas, pour sauver les âmes en danger, nos souffrances de là-bas. C'est pour cela que notre maître à tous, le fils de l'homme savant à donner sa souffrance, a bien voulu donner pour sauver nos âmes la valable souffrance de la tentation, mais qu'il n'est jamais allé jusqu'à donner la vaine souffrance du péché ; le Sauveur a bien voulu donner toute la souffrance humaine ; mais il n'a pas voulu se damner, car il savait que sa souffrance infernale, même à lui, ne pourrait pas servir à nous sauver.

JEANNETTE

- S'il faut, pour tirer saufs de la flamme éternelle
Les corps des morts damnés s'affolant de souffrance,
Laisser longtemps mon corps à la souffrance humaine,
Mon Dieu, gardez mon corps à la souffrance humaine ;
Et s'il faut, pour sauver de l'Absence éternelle
Les âmes des damnés s'affolant de l'Absence,
Laisser longtemps mon âme à la souffrance humaine,
Qu'elle reste vivante en la souffrance humaine.

MADAME GERVAISE

- Taisez-vous, ma sœur : vous avez blasphémé :
Car si le fils de l'homme, à son heure suprême,
Clama plus qu'un damné l'épouvantable angoisse,
Clameur qui sonna faux comme un divin blasphème,

C'est que le Fils de Dieu savait.

C'est que le Fils de Dieu savait que la souffrance
Du fils de l'homme est vaine à sauver les damnés,
Et s'affolant plus qu'eux de la désespérance,
Jésus mourant pleura sur les abandonnés.

Comme il sentait monter à lui sa mort humaine,
Sans voir sa mère en pleur et douloureuse en bas,
Droite au pied de la croix, ni Jean, ni Madeleine,
Jésus mourant pleura sur la mort de Judas.

Car il avait connu que le damné suprême
Jetait l'argent du sang qu'il s'était fait payer,
Que se pendait là-bas l'abandonné suprême,
Et que l'argent servait pour le champ du potier.

Étant le Fils de Dieu, Jésus connaissait tout,
Et le Sauveur savait que ce Judas, qu'il aime,
Il ne le sauvait pas, se donnant tout entier.

Et c'est alors qu'il sut la souffrance infinie,
C'est alors qu'il sentit l'infinie agonie,
Et clama comme un fou l'épouvantable angoisse,
Clameur dont chancela Marie encor debout,

Et par pitié du Père il eut sa mort humaine.

Pourquoi vouloir, ma sœur, sauver les morts damnés de l'enfer éternel, et vouloir sauver mieux que Jésus le Sauveur ?

Jeanne d'Arc, A Domremy, I^e partie, acte II (Gallimard).

Adieux à la Meuse

Répondant à l'appel de ses voix, Jeanne va quitter son village, sa maison, ses parents, pour tenter la grande aventure, — l'aventure humaine des combats, l'aventure mystique de la sainteté et du martyre. Il n'est pas de vocation sans déchirement du cœur et même de la conscience (cf. v. 26 et 41) ; plus la mission est haute et impérieuse, plus grand est le déchirement. Le jeune Péguy pressentait-il qu'il aurait, lui aussi, plus d'une fois, des liens à rompre et de cruels adieux à prononcer, pour rester jusqu'au bout fidèle à lui-même ? On le croirait, à le voir communier de la sorte avec Jeanne d'Arc ; et sa poésie se fait incantation douce, pour bercer cette pénétrante douleur.

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.
Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :
Je ferai la bataille et passerai les fleuves ;
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce,
Tu couleras toujours, passante accoutumée,
Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,

O Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

Un silence.

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée ;
Où tu coulais hier, tu couleras demain.
Tu ne sauras jamais la bergère en allée,
Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main
Des canaux dans la terre, — à jamais écroulés.

La bergère s'en va, délaissant les moutons,
Et la fileuse va, délaissant les fuseaux.
Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,
O Meuse inaltérable et douce à toute enfance,
O toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,
Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,
O toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

O Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais,

Un silence.

Quand reviendrai-je ici filer encor la laine ?
Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous ?
Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?
Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime.

Un assez long silence.

Elle va voir si son oncle revient.

O maison de mon père où j'ai filé la laine,
Où, les longs soirs d'hiver, assise au coin du feu,
J'écoutais les chansons de la vieille Lorraine,
Le temps est arrivé que je vous dise adieu.

Tous les soirs passagère en des maisons nouvelles,
J'entendrai des chansons que je ne saurai pas ;
Tous les soirs, au sortir des batailles nouvelles,
J'irai dans des maisons que je ne saurai pas.

Un silence.

Maison de pierre forte où bientôt ceux que j'aime,
Ayant su ma partance, — et mon mensonge aussi, —
Vont désespérément, éplorés de moi-même,
Autour du foyer mort prier à deux genoux,
Autour du foyer mort et trop vite élargi,

Quand pourrai-je le soir filer encor la laine ?
Assise au coin du feu pour les vieilles chansons ;
Quand pourrai-je dormir après avoir prié ?
Dans la maison fidèle et calme à la prière ;
Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?
O maison de mon père, ô ma maison que j'aime.